

L'énigme de l'exil

L'énigme du retour de Dany Laferrière. Boréal, 289 p.

Ching Selao

Numéro 231, mars-avril 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61860ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Selao, C. (2010). Compte rendu de [L'énigme de l'exil / *L'énigme du retour* de Dany Laferrière. Boréal, 289 p.] *Spirale*, (231), 54-57.

« [...] le baiser de ces deux femmes, perdues dans des territoires désolés où un hiver terrible menaçait de famine les derniers vivants alentour, avait eu sur moi l'effet d'une révélation ». Ce qui touchera la narratrice, ce sera moins le baiser des deux femmes que cet acte d'amour, la possibilité de ce rapprochement en pleine destruction. L'auteure est sensible à ces paradoxes et *Destin* est porté par cet intérêt pour les vacillements, les irrégularités, des plus infimes aux plus importants. L'histoire oscille en effet (pareille à la structure du pont Jacques-Cartier) entre le récit d'une nature hostile qui menace en tout temps de reprendre le dessus et les descriptions d'un passé doux-amer aux couleurs pastel des années quatre-vingt. Au croisement de cette inquiétude qui plane sur les protagonistes et de cette esthétique indigo (comme la couverture du roman),

émerge une troisième préoccupation liée à l'histoire qui se déroule avec Sonny. Il s'agit de la question de la famille. Olga Duhamel-Noyer utilise une fois encore une image simple et ravissante pour définir la famille, pour décrire le quatuor qu'elle forme à présent avec Sonny et Hadrien, leur fils, ainsi que le père de l'enfant, une métaphore qui rappelle enfin l'étoile et les lumières qui tintent tout au long du roman : « *Nous aussi nous étions une famille. Mais dans notre famille ce n'était pas les ancêtres qui distribuaient les noms. Les filiations ne partaient pas d'eux. Notre famille s'était agencée à partir d'Hadrien. À partir de lui, des liens invisibles avaient commencé à nous attacher les uns aux autres. Nous ressemblions aussi peu à une famille que les flocons de neige stylisés des guirlandes de Noël [...] ressemblaient à de véritables*

flocons, et pourtant, quelque chose dans leurs lignes rappelait irrémédiablement le concept abstrait de flocon, son fondement à partir duquel, éternellement, chaque flocon serait différent des autres. » Tout le roman est construit de la sorte, autour des ces métaphores naturelles, délicates et combien émouvantes, autour de scènes obsédantes, d'événements récurrents aussi qui donnent une tonalité tout à fait singulière au récit, où les scènes se juxtaposent les unes aux autres, créant un mouvement singulier entre le passé et le présent. Non sans humour, l'écrivaine parsème ainsi son récit d'indices qui nous révèlent tout au long du roman le travail souterrain d'une écriture vouée à raconter un désir, celui de croire (sans trop y croire) au destin. †

L'énigme de l'exil

ROMAN 

PAR CHING SELAO

L'ÉNIGME DU RETOUR de Dany Laferrière
Boréal, 289 p.

Dans Cahier d'un retour, Césaire s'adresse au colonisateur, à la France, il prolonge la voix des sans voix. Je pense qu'il fallait faire un livre où on n'a pas à s'adresser à un ancien maître, un livre plus intime.

Je reproche à ceux qui s'adressent à la métropole le fait qu'on n'entende pas leur voix intime, leur voix personnelle.

— Dany Laferrière

(Interview par Ghila Sroka, *Tribune juive*, août 2009)

Comment parler d'un livre qui a fait couler autant d'encre, au Québec comme en France ? Comment, de surcroît, parler d'un écrivain aussi présent au Québec depuis son retour de Miami, que l'on entend à la radio, que l'on voit partout, dans les journaux, à la télévision,

dans les rues, dans le métro ? Il n'y a que dans les rues, dans le métro où je me suis « exilée », terre fétiche des Québécois après la Floride (« Ah, c'est beau le Vermont ! »), l'État le plus progressiste, le plus libéral, me dit-on, et pourtant tellement blanc, tristement blanc, dans ce pays d'Obama,



où le nom de Laferrière est inconnu. Je me sens, dans ce Vermont tellement beau et tristement blanc, dans un état me permettant de lire et de relire les romans de Laferrière. Au Québec, et en particulier à Montréal, l'écrivain est tellement présent que l'on finit par parler de ses livres sans les avoir lus. Moi-même — oserais-je l'avouer? — je n'avais pas lu *Je suis un écrivain japonais* à sa parution, agacée par un Laferrière qui revendiquait sur toutes les tribunes, en guise de pied de nez à la critique, son « asianité », sa « japonité », allant jusqu'à étirer l'épicanthus de ses yeux pour le prouver, devant une Marie-France Bazzo bouche bée, riant jaune. Et comme pour aiguïser mon irritation, ma sensibilité toute asiatique, on parlait de ce titre comme de l'invention de la boussole. Laferrière, un écrivain japonais? L'idée n'avait rien de révolutionnaire si l'on pense aux poètes québécois qui se sont pris pour des écrivains « nègres blancs ».

LE LEGS DES PÈRES

D'emblée placé sous le signe d'Aimé Césaire, cité en exergue, *L'énigme du retour* emprunte par ailleurs son titre à V. S. Naipaul, qui l'a lui-même emprunté d'un tableau de Giorgio de Chirico dont le beau titre a été donné par le poète Apollinaire : *L'énigme de l'arrivée* (V. S. Naipaul, *The Enigma of Arrival*, New York, Alfred A. Knopf, 1987). L'écriture a-t-elle pour autant une filiation, une ressemblance avec *Cahier d'un retour au pays natal* de Césaire ou *The Enigma of Arrival* de Naipaul? Pas vraiment, elle n'a ni la violence incandescente du poème césairien, ni la prose minutieuse — et plutôt ennuyeuse — des descriptions de la vie bucolique en Angleterre du long roman de Naipaul. L'auteur, paraît-il, était en train d'achever *L'énigme du retour* lorsque l'annonce inattendue de la mort de Césaire l'a plongé dans le silence. Laferrière, habituellement si loquace, si volubile, silencieux. Ce n'est pas rien. Ce silence l'a mené à ces lignes : « *D'autres, à propos de lui, auront des faits saillants, des dates précises, des rencontres décisives. Il ne me reste que des couleurs aujourd'hui légèrement délavées par les larmes. Je ne m'attendais pas à pleurer, n'ayant jamais fait de pèlerinage chez Césaire. [...] J'ai tardé à le fréquenter. Son territoire m'étant totalement inconnu* » (Dany Laferrière, « Colère Césaire », *Le Point*, 24

avril 2008). Au-delà des larmes, Laferrière a donc choisi de nous offrir ce roman ; roman d'un retour impossible au pays natal, roman d'un territoire à la fois connu et inconnu.

Oscillant entre vers poétiques flirtant avec le haïku et écriture narrative, *L'énigme du retour* frappe d'abord par la lenteur qui imprègne les premières pages, ce qui ne peut qu'être rafraîchissant pour le lecteur ou la lectrice n'ayant pas apprécié la rapidité sans queue ni tête, le bavardage, voire le verbiage sur un titre et un scénario de film de *Je suis un écrivain japonais*. La douleur du narrateur de *L'énigme* n'est pas d'emblée palpable, comme si la nouvelle de la perte définitive d'un père inconnu ne pouvait être qu'un rêve. Dès ce préambule onirique, la figure d'un autre père, aussi longuement méconnu, apparaît dans ce vers relatant la mort de Toussaint Louverture, héros national d'Haïti : « *La mort expire dans une blanche mare de silence.* » Césaire, admiré et à la fois contesté, à qui le narrateur demande : « *Que peut-on savoir de l'exil et de la mort / quand on a à peine vingt-cinq ans?* » À cette interrogation qui traverse tout le roman, Laferrière semble répondre en filigrane par une autre question : « *Que peut-on savoir de l'exil et de la mort / peu importe l'âge?* » L'exil se présente en effet comme la vraie énigme, aussi réel qu'incompréhensible : « *Je ne suis jamais arrivé à comprendre comment on parvient à vivre dans une autre culture que la sienne. Malgré ces trente-trois ans passés à Montréal le mystère reste pour moi complet.* » Le retour n'est, de fait, énigmatique que pour celui qui y croit ; or le narrateur n'y croit plus, puisqu'il est devenu ce « touriste » aux yeux des Haïtiens. Les années d'absence vécues ailleurs, dans d'autres lieux, d'autres paysages, d'autres désirs, d'autres odeurs, l'ont rendu étranger à sa famille, à ce pays, à ce monde.

Sur un fond de « *pays sans père* », le narrateur nous invite néanmoins dans un monde habité par les pères. Tous les passages dans lesquels le père est évoqué sont accompagnés d'un commentaire sur Césaire ou d'une citation du poète, comme si les deux se superposaient dans la narration. Deux pères inconnus, exilés dans leur monde, deux pères en colère. Le fils n'héritera pas de cette rage, car il faut bien contester la loi des pères.

La colère politique du père biologique l'a mené à l'exil et à la folie, créant une distance insurmontable bien avant la mort, alors que la colère du père de la Négritude l'a rendu hermétique dans sa poésie. Deux pères inaccessibles, le premier, héros national pour ses compatriotes et le deuxième, géant des lettres caribéennes, qui se rencontrent dans ce roman. La mort, à l'instar de l'exil, ne fait qu'éterniser l'énigme du père, déjà mystérieux de son vivant, à l'image de cette valise laissée en héritage, qui ne bougera pas d'une banque de New York et dont le contenu ne sera jamais révélé. Le legs du père, tout aussi insaisissable que sa personne. L'émotion presque absente du début se transmue tranquillement, au fil de la narration, en un respect grandissant pour un homme qui continue de faire partie de l'imaginaire collectif haïtien, malgré l'exil, malgré la folie, pour finalement arriver à l'expression d'une douleur pleine de pudeur au terme de ce beau récit poétique : « *Il m'a donné naissance. / Je m'occupe de sa mort. / Entre naissance et mort, / on s'est à peine croisés. / Je n'ai aucun souvenir / de mon père dont je sois sûr. / Qui ne soit qu'à moi. / Il n'y a aucune photo / de nous deux seuls ensemble. / Sauf dans la mémoire / de ma mère.* »

LA NOUVEAUTÉ

À la fin de ma lecture de *L'énigme du retour*, j'ai eu envie de relire *Pays sans chapeau*, l'autre roman du voyage au pays natal. J'ai eu envie de le relire à cause de Pierre Foglia aussi, le seul au Québec à avoir osé écrire que *L'énigme du retour*, quoique magnifique, n'est pas le meilleur livre de Laferrière, lançant au passage cette « *vacherie* » : « *Je l'ai senti écrit pour le Renaudot, le Femina, le Médicis et même, dans quelques courts passages encore plus beaux, pour la Légion d'honneur* » (*Cyberpresse*, 5 novembre 2009). Tout était déjà là dans *Pays sans chapeau* : le retour impossible d'Ulysse revoyant son pays après vingt ans d'exil — plutôt que trente-trois ans —, le bonheur doux et amer d'écrire sur Haïti en Haïti, les émotions liées au « *pays réel, pays rêvé* », l'imaginaire onirique, la « *foule hurlante* », le père absent, en exil à New York et dans sa folie, refusant d'ouvrir à son fils parce que ses enfants sont tous morts en Haïti... les non-dits sur le père, qui demeurent à plusieurs égards indicibles dans *L'énigme*. Les

peintres primitifs haïtiens aussi étaient déjà là, comme toujours, dans ce pays pauvre mais si riche en culture, en imaginaire. Même la poésie était tout près, inscrite dans chaque phrase. Chez Laferrière, certes, il y a deux conditions à l'écriture : écrire sur lui et sur ce qu'il observe et réécrire sur lui et sur ce qu'il observe, tout en offrant un nouveau texte. Regarder les gens vivre, s'appropriier les images, les odeurs, les sensations pour les réinventer, c'est ce qu'il aime faire et c'est ce que ses lecteurs et éditeurs redemandent. En ce sens, *L'énigme* ne fait que reprendre un procédé cher à l'auteur. Quant à la forme

Laferrière verse souvent dans le commentaire sur ses lectures, depuis son explosif *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* à *Je suis un écrivain japonais* en passant par *Cette grenade dans la main du jeune Nègre est-elle une arme ou un fruit?* Davantage que le père biologique, toujours présent par son absence (« *mon père [...] occupe par son absence même une place immense dans mon cœur* », écrivait déjà le narrateur du *Cri des oiseaux fous* qui se termine par le coup de téléphone annonçant la mort du père qui ouvre *L'énigme du retour*), Césaire est cet

L'énigme du retour : « *Je n'ai aucun sens de la carrière. J'écris des livres, c'est tout* » (*Le Devoir*, 5 novembre 2009). Proclamé meilleur livre de l'auteur, même avant sa sortie, lauréat et en lice pour de nombreux prix, *L'énigme du retour* est en quelque sorte devenu intouchable, projetant l'écrivain dans une renommée internationale tant souhaitée. Quoique convoitée, cette reconnaissance n'en est pas moins méritée pour cet écrivain d'une œuvre importante encensée par les chroniqueurs et par le grand public, mais plutôt boudée par la critique universitaire, sauf par les quelques adeptes des écritures migrantes, caribéennes ou francophones, au grand dam de l'auteur. Les étiquettes, on le sait, Laferrière y est allergique, au point qu'il s'est senti obligé d'écrire *Je suis un écrivain japonais* pour ceux et celles qui ne le savaient pas encore. On s'étonne donc un peu, mais à peine, que le même Laferrière, qui rêve d'être un « *écrivain tout court* », n'ait pas bronché de voir son livre catégorisé « roman français » pour le prestigieux Médicis, comme quoi on peut être allergique à certaines étiquettes mais pas à d'autres... On se demande où est passée la susceptibilité de l'auteur devant la presse française qui le présente unanimement comme un écrivain haïtien vivant à Montréal. « *Aucun sens de la carrière* » Dany Laferrière?... Déclaration aussi farfelue que celle que l'on trouve dans *Je suis un écrivain japonais* : « *En fait, je ne me sens pas plus caribéen qu'un Proust qui a passé sa vie couché.* »

La douleur du narrateur de L'énigme n'est pas d'emblée palpable, comme si la nouvelle de la perte définitive d'un père inconnu ne pouvait être qu'un rêve. Dès ce préambule onirique, la figure d'un autre père, aussi longuement méconnu, apparaît dans ce vers relatant la mort de Toussaint Louverture, héros national d'Haïti : « La mort expire dans une blanche mare de silence. »

dite originale, mêlant prose et poésie, vantée par tant de critiques et annoncée par la quatrième de couverture, elle n'est pas non plus neuve, pas même pour Laferrière, qui l'avait déjà explorée dans sa *Chronique de la dérive douce*, récit en prose poétique de la dérive exilique à Montréal. Pour ce qui est des passages narratifs, c'est du Laferrière tel que nous le connaissons, tel que nous l'aimons, avec son regard lucide, ironique, par moments émouvant.

Ce qui me semble nouveau dans *L'énigme*, au-delà du personnage du neveu qui rêve d'être écrivain et des allusions à des auteurs comme Victor-Lévy Beaulieu ou Alain Mabanckou, c'est la figure de Césaire, pratiquement absente de son univers romanesque alors que

imprévisible révélé dès le titre et l'exergue. De manière tout à fait intéressante et par une écriture séduisante, Laferrière a réussi à faire croire, surtout aux journalistes et lecteurs français, qu'il a toujours été un grand admirateur de l'œuvre césairienne, que Césaire a toujours été son « père spirituel ».

L'ARRIVÉE LITTÉRAIRE DE LAFERRIÈRE

Après le génial coup de marketing et la mégalomanie de *Je suis un écrivain japonais* — avec un tel titre, on a cru que l'auteur avait voulu être quelqu'un d'autre, alors qu'il désirait que le Japon soit lui : « *J'écris sur moi... C'est moi le Japon* » —, Laferrière a confié, dans l'euphorie entourant l'attribution du Médicis pour

Pour moi, *L'énigme du retour* est un récit migrant, oui, migrant, non pas parce que l'auteur est un immigrant, tout simplement parce que l'imaginaire migre entre le Québec et Haïti. Si Césaire a servi d'ombre paternelle à *L'énigme*, ce refus catégorique des épithètes ethniques — « caribéen », « haïtiano-québécois » ou « noir » — est à l'opposé de la posture littéraire du poète. « *Un roman magistral que l'on placera au côté du Cahier d'un retour au pays natal, de Césaire, dont l'ombre plane sur toutes ces pages* », a proclamé *Le Monde* dès l'annonce du Médicis (Christine Rousseau, *Le Monde*, 4 novembre 2009). Je cogite encore sur cette parole prophétique. Le *Cahier* a eu une influence sur toute une génération d'écrivains et d'intellectuels, le petit bonhomme Césaire ayant

ébranlé les assises du monde avec son grand cri nègre. Oui, du monde, et pas que le monde francophone, l'écho retentissant étant parti de Paris pour atteindre d'autres cieux. Bien que plusieurs aient, depuis, sonné le glas de la Négritude, après les dérives de ce que René Depestre a appelé l'appropriation et la mythification idéologique de l'esthétique césairienne, ce long poème continue d'être lu et relu. En sera-t-il ainsi de *L'énigme du retour*? Seul l'avenir nous le dira. En attendant, j'oserai toucher à l'intouchable, sachant qu'il est

impossible de le faire au Québec, surtout pas au sujet de *notre* Laferrière, de *notre* Dany, c'est pourquoi je le fais de mon Vermont beau et blanc, en implorant la protection de Lebga — le puissant dieu vaudou qui traverse toute l'œuvre de l'écrivain — contre les foudres qu'une telle affirmation pourrait provoquer : *L'énigme du retour* est un beau livre, qui a mérité ses prix, en France comme au Québec, ni plus ni moins. C'est déjà beaucoup.

* * *

12 janvier 2010 : la foule de Port-au-Prince pleure, crie, hurle, souffre, trébuche sur des cadavres, fouille les décombres. À Montréal, on craint le pire pour Dany Laferrière. On apprend le lendemain, fort heureusement, que Rodney Saint-Éloi et lui sont sains et saufs. L'écrivain a retrouvé sa mère, sa tante, sa sœur, son neveu. Mais parmi le nombre incalculable de corps ensevelis sous les ruines se trouvaient ceux de Georges Anglade et de sa femme... Pensées et sympathies pour la famille Anglade. Pensées et solidarité pour le « *pays réel, pays rêvé* ». †



Le prophète virulent et la spirale

PAR JACQUELINE BOUCHARD

LIMBES, d'après CALVAIRE, RÉSURRECTION et PURGATOIRE de William Butler Yeats

Mise en scène, traduction, adaptation et réécriture de Christian Lapointe.

Production : Théâtre Péril ; coproduction : Théâtre français du Centre national des Arts ; codiffusion : les Productions Recto-Verso ; à la salle Multi du Complexe Méduse à Québec, du 3 au 7 novembre 2009.

Les créations de Christian Lapointe déstabilisent. Elles agressent parfois nos sens, notre psychisme : atmosphère oppressante de *C.H.S.* (pièce fondatrice et la plus jouée), bombardement sonore de *Anky ou la fuite / Opéra du désordre*, odeurs nauséabondes de *Vu d'ici...* Si certains disciples en redemandent, ce n'est pas sans appréhension que d'autres prendront place afin « *d'assister* » à *Limbes*, qui dure près de trois heures. Il s'agit véritablement d'un rituel, qui se dilate dans une anthropologie symbolique, politique, eschatologique. Cela se voit, s'entend, se ressent. Nul besoin

pour cela de lire *Le souffleur*, l'ouvrage de cent cinquante-six pages remis en guise de programme et qui constitue une manière d'exégèse du spectacle.

LE RITUEL, LE MYTHE ET LA SPIRALE

Le souffleur est le « Nouveau Testament » de Christian Lapointe, voire sa Bible, puisqu'on y trouve, entre autres, des réflexions sur le théâtre « citoyen » et actuel, ses propres textes poétiques, prophétiques, auto-historiques, de même qu'une genèse de *Limbes* fondée sur le

symbolisme de Yeats. Qu'ajouter de plus à ce qui est déjà tout réfléchi et analysé ? Peut-être ceci, que le rituel trouve son efficacité dans le paralangage des gestes et des instruments alors que le mythe résout ses oppositions dans le métalangage des mots (Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale II*, 1977). Oppositions que Lapointe maîtrise bien en structurant son propre mythe, cycle de création qui télescope des espaces / temps en une spirale compressée : gestuelle/rituel, oralité/mythe, écriture/codes. Dès lors, comment faire abstraction du mythe écrit en regard du rituel ?